

Le Figaro littéraire 1er décembre 1928

Une collaboration d'Alphonse Daudet et Paul Arène

"Le Parnassiculet contemporain.»

Alphonse Daudet, Paul Arène, leur souvenir à tous deux est deux fois sympathique. Ils furent amis, et nulle polémique posthume ne brouillera l'auteur des *Contes du Lundi*, l'auteur de la *Chèvre d'Or*, à travers les *Lettres de mon Moulin*. La question de décider quelle fut la part de collaboration de Paul Arène dans ces dernières est une occasion de rappeler que cette première collaboration a uni, sinon mêlé, les plumes de ces grands écrivains. M. Franc-Nohain, récemment¹ nommait, à ce propos, un certain « *Parnassiculet contemporain* », qui a sa place dans l'histoire des parodies littéraires au même titre, par exemple, que les *Déliquescences*, prêtées par Henri Beauclair et Gabriel Vicaire à Adoré Floupette.

C'était en 1867, une année après le premier volume du *Parnasse contemporain*, recueil de vers nouveaux. Nous avons sous les yeux le *Parnassiculet contemporain, recueil de vers nouveaux précédé de «l'Hôtel dit Dragon-Bleu » et orné d'une très étrange eau-forte*. Une seconde édition parut en 1872, *augmentée de neuf pièces inédites non moins surprenantes que les premières attribuées aux mêmes auteurs et découvertes après leur mort*. En fait d'auteurs, aucun nom n'est indiqué.

L'éditeur s'appelait J. Lemer (ne lisez pas Alphonse Lemerre), à la Librairie Centrale, 9, rue des Beaux-Arts. La "très étrange eau-forte " quelque peu dans le goût de Rops représentait une femme en costume d'Eve, paresseusement occupée à fumer le narghilé, les pieds au mur cependant qu'un chat s'étire et miaule. Disons tout de suite que l'auteur était Charles Delort, élève de Gérôme.

Dans l'avertissement, modestement signé *l'Editeur*, mais rédigé par Alfred Delvau, on pouvait lire cette critique des poètes parnassiens :

"On sait le bruit, disproportionné avec leur mérite, qu'ont fait récemment une trentaine de poètes de tous poils avec un volume de vers nouveaux présentés par eux au public comme l'expression de la poésie contemporaine. Aux fins d'initier le public aux multiples incidents de la parturition de la montagne parnassienne, l'Editeur du Parnassiculet

¹ V. Les Nouvelles Littéraires (17-11-28).

contemporain recommandait le Chapitre liminaire intitulé « l'Hôtel du Dragon Bleu », où l'on retrouvera un écho de certain chapitre des « Jeune France de Théophile Gautier.

Ce chapitre est de Paul Arène. Voici, à la nuit, Si-Tien-Li qui s'en va, sautillant sur ses petits pieds : *A quoi peut songer, à cette heure, dans la rue du Four-Saint-Germain, sur les trottoirs, mouillés qui étincellent aux lueurs du gaz, Si-Tien-Li poète chinois et mandarin de première classe ? Amoureux, peut-être, d'une jeune et jolie femme, d'une petite Française dont il espère apercevoir, lui, l'homme jaune, les grâces blanches et brunes derrière une croisée ? Mais non, des préoccupations toutes littéraires animent Si-Tien-Li. Il stoppe devant le grand dragon de tôle peinte en bleu qui indique l'hôtel où les prêtres tiennent leur cénacle. Il pousse une porte. Il entre dans une chambre qu'éclairent de leurs doux reflets multicolores trois lanternes en papier découpé et qu'illustre une belle carafe de cristal. Tous les Parnassiens sont là, assis par terre, le long des murs et mâchant du haschich... Ils regardent sans rien dire une jeune fille en costume de statue qui fait des poses plastiques, au milieu de la chambre, sur un tapis de pourpre fanée. A celle-ci, l'un des poètes, un bel adolescent à longs cheveux dorés et bouclés, vêtu de velours sombre - on a reconnu Catulle Mendès - indique les poses.*

Le cygne, dit-il a voix basse, voyons... là, mon enfant, ne riez pas, faites-nous la pose du cygne. La tête sur ce coussin, la main pendant ainsi, c'est bien. Ganyèmède maintenant, la pose de Ganyèmède.

Mais la Muse lâche la pose pour traiter Si-Tien-Li de polichinelle. Plus déférent, le prêtre aux cheveux d'or accueille Si-Tien-Li en ces termes : *-Vénérable mandarin à bouton de cristal, vous nous surprenez ici au milieu d'une de nos séances parnassiennes en train d'habituer nos yeux au spectacle des belles formes (il montre la jeune fille) et les colorations singulières (il désigne la carafe et les trois lanternes). Ces exercices hebdomadaires servent à entretenir intacts parmi nous le sentiment du Bizarre et l'esprit des doctrines pures. Mandarin, avez-vous un critérium ?*

Et d'exposer le critérium des poètes réunis sous le signe du Dragon Bleu ce critérium, c'est l'impassibilité chère aux Parnassiens. Convié à représenter l'impassibilité chinoise, Si-Tien-Li donne à lire un sien poème, où il est question d'un haut guerrier et de sa belle amie. On fait bravo, quand la jeune fille-statue s'écrie :

"Mais je connais ça ! Mais c'est « le Sapeur et la Payse !"

Convaincu d'avoir chanté un sapeur, le malheureux mandarin va être mis à mal par ses confrères, quand le poète à la chevelure d'or présente sa défense en quoi Si-Tien-Li a-t-il violé le dogme saint de l'impassibilité?

Loin de peindre des objets qu'il a vus de ses yeux, loin de chanter les palais de porcelaine et les kiosques treillagés de son pays, ce qui eût été rouler dans la vérité et la passion, il fait des vers parisiens en Chine, et le poème qu'on vient d'entendre est le plus impassible du monde, puisque inspiré des amours d'un sapeur pas du tout Chinois !

Là-dessus, le mandarin est acclamé, et pour éterniser le souvenir de sa visite au Cénacle du Dragon Bleu, on décide de publier en un livre tous les vers qui ont été dits dans la soirée.

Voilà cher lecteur, conclut Paul Arène, le véridique récit des circonstances extraordinaires auxquelles tu dois le bonheur de feuilleter ce petit livre du Parnassiculet, qui est, dans sa belle couverture à titre rouge et noir, comme un flacon d'or où tiendrait en trois gouttes l'essence de la poésie contemporaine.

La fable est ingénieuse. Mais comment naquit pour tout de bon cette parodie du Parnasse contemporain ? Egaleme nt Paul Arène l'a dit dans un *ex dono* manuscrit, moitié encre moitié crayon, qu'il traça sur la page de faux titre d'un exemplaire du Parnassiculet contemporain destiné à Charles Monselet². La parodie fut imaginée et composée en commun par la colonie dite de Clamart, alors qu'y demeuraient Alphonse Daudet, Jean du Boys, Charles Bataille et, bien entendu, Paul Arène. Absent pour quelques jours, Charles Bataille ne fut pas du complot.

Mais Alfred Delvau, de passage, le suppléa, présent à l'éclosion du projet, il trouva le titre et se chargea de l'impression ; il apporta aussi quelques poèmes d'un M. Renard, bibliothécaire à la marine.

Sont-ce bien là tous les collaborateurs du *Parnassiculet* ? Paul Arène n'en nomme pas d'autres « Toutefois, écrivent MM. Léon Deffoux et Pierre Dufay, dans leur *Anthologie du pastiche*, il faudrait à ces noms ajouter quelques autres (concernant, croyons-nous, les poèmes de la seconde édition), parmi lesquels celui d'Albert Glatigny et même celui d'un futur ministre plénipotentiaire de la troisième République, M. de Coutouly, qui, dans sa maturité, aimait à se rappeler avoir connu l'illustre Brizacier en leur commun printemps et avoir imploré sa pitié en faveur de Cosette fautive, Cosette, la petite chienne d'Albert Glatigny³.

² Cet *ex dono*, cité par M. Albert de Bersaucourt dans *Les Marges* (15-7-21), M. Franc Nohain l'a retrouvé quasi mot pour mot (il porte même un gros mot, attribué à un général de l'Empire) dans les papiers de Léopold Dauphin. Sans doute Paul Arène rédigea-t-il plusieurs identiques déclarations pour un certain nombre de confrères. Mais comment expliquer qu'il l'ait écrite, ici et là, moitié avec un crayon, moitié avec une plume, au point de remarquer chaque fois « Ce papier boit, je continue au crayon ?

³ MM. Léon Deffoux et Pierre Duray nomment précédemment le chansonnier Gustave Mathieu, dont ils rattachent le nom à l'*ex dono* manuscrit de Paul Arène pourtant, Paul Arène n'a jamais nommé Gustave Mathieu. Le "Parnassiculet", quelle source de mystères.

La part de Paul Arène comprend trois poèmes : la part d'Alphonse Daudet, deux ; Paul Arène ouvrait le *Parnassiculet* avec *Avatar* :

*Près du Tigre sous l'or des pavillons mouvants,
Dans un jardin de marbre où chante une piscine,
Autrefois je dormis. Une jeune Abyssine
Fort chaste m'enivrait de ses baisers savants.*

Sonnet extrêmement rythmique, ainsi se présentait *le Martyre de saint Labre* imaginé par Alphonse Daudet

*Labre,
Saint
Glabre
Teint
Maint
Sabre, etc., etc.*

Gael Imar au grand pied est de Paul Arène. L'auteur de la *Chèvre d'or* nous fait voir un écuyer fort perplexe, qui hésite entre le respect dû à son vieux roi et l'amour qu'il porte à la reine Edwige. Celle-ci n'est pas insensible à la robustesse de l'écuyer; elle le contemple, étendus sur une large peau d'ours :

Qu'il est beau ! dit Edwige, et qu'il a les pieds grands !

Mais toutes choses s'apaisent

*A l'heure où le soleil dans la neige se cabre,
Où le renard bleu rentre au fond des antres sourds.*

Et citons les *Madrigaux sur le mode thébain* que tourna fort galamment Alphonse Daudet :

*I
Amère et farouche Hétaïre
Je chanterai sur ma syrinx
De buis jaune le fou délire
Que me versent tes yeux de Sphinx,
Tu caches le cœur noir d'un lynx
Dans ton corps de souple porphyre,
Et sur ta sandale on peut lire :
Zeuxis, cher à Kithère, pinx.*

*II
Sur ta peau - soyeux papyros
Les sœurs blondes, les trois Kharites,
En lettres grecques sont écrites
Par le doigt fin du jeune Eros.*

*Plus douce que le Nénuphar
Dans l'eau claire, une aurore blanche
Baise ton pied rosé et ta hanche
Ivoirine.. Zulma Bouphar !*

*Bellérophon, enfin, était de Paul Arène :
La, Chimère a brisé son front contre l'Azur ;
Elle fouettait les cieux de ses ailes meurtries
Et le fer de ses pieds rayait le cristal dur.
Le cavalier tomba. - Des gens dans les prairies
Virent cet homme étrange en son rouge pourpoint
Se traîner et gémir longtemps sur l'herbe verte.
Pareille au sang nouveau d'une blessure ouverte,
Une lueur captive étincelle à son poing...
Gloria : "Les Dieux ont le ciel, l'ivresse est mienne ! "
A sa ceinture il prit une coupe ancienne
Dans le chêne taillée avec de rudes nœuds,
Et riant du poison qui dévorait ses moelles,
Il regardait fumer sur ses doigts lumineux
Le vin mystique et doux fait du sang des étoiles.*

On vient d'en juger, le *Parnassiculet* constituait une fantaisie sans méchante humeur. Pourtant Catulle Mendès l'adolescent à la chevelure d'or mécontent du rôle qui lui était assigné dans le préliminaire du *Dragon Bleu*, envoya ses témoins à Alphonse Daudet. Paul Arène alors se révéla : il avait écrit les pages que nous résumons plus haut. Au demeurant, tout s'arrangea les poètes pasticheurs du *Parnassiculet* ne ressemblaient pas, par la parodie seulement aux poètes du Parnasse ; les uns et les autres adoraient la poésie, et ni Paul Arène, ni Alphonse Daudet - ni même M. Renard, bibliothécaire de la Marine, n'auraient donné la main aux véritables ennemis du *Parnasse*, qui stigmatisaient ce qu'ils appelaient *la folie parnassienne* et parlaient *d'état épidémique et contagieux*, voire de *cas pathologiques*⁴.

Les auteurs du *Parnassiculet* ne voulaient que s'amuser. Et leurs poèmes sont un sourire, un rais de soleil, - une spirituelle galéjade de plus dans l'œuvre d'Alphonse Daudet, comme dans l'œuvre de Paul Arène.

Gaston Picard.

⁴ V. La Gazette anecdotique (30-6-76)